



PHILIPPE DURANT

# STARS EN GUERRE

1939 - 1945

**Des plateaux de cinéma  
au théâtre des opérations :  
acteurs et actrices dans la tourmente**

ALISIO  
HISTOIRE

**La Seconde Guerre mondiale a bouleversé la vie des populations. Parmi elles, de nombreux acteurs et actrices. Comment ont-ils traversé ce conflit ? Quels choix ont-ils dû faire ? Quelles conséquences sur leur carrière ?**

De 1939 à 1945, c'est la mobilisation générale : en France, Bernard Blier est fait prisonnier mais s'évade de son stalag, Jean Gabin rejoint la marine, Jean Marais intègre la 2<sup>e</sup> DB ; en Italie, Lino Ventura fuit le fascisme et monte à Paris, et en Allemagne, Horst Tappert – futur inspecteur Derrick – devient soldat SS ; au Royaume-Uni, Richard Burton s'engage dans la Royal Air Force. L'attaque japonaise de Pearl Harbor provoque également en 1941 l'engagement de dizaines de stars américaines : Clark Gable, Paul Newman, Tony Curtis... À Hollywood, Bette Davis crée un célèbre club offrant des divertissements aux soldats de retour de mission.

Pendant quatre ans, alors que les Allemands règnent en maître sur l'Hexagone, certains poursuivent leurs activités (Maurice Chevalier, Fernandel) et parfois frayent avec l'ennemi : Danielle Darrieux monte dans le « train de la honte » pour Berlin tandis qu'Arletty tombe amoureuse d'un officier nazi. D'autres choisissent la Résistance : Pierre Dac rejoint Radio Londres, Marlene Dietrich fait de l'espionnage et Hedy Lamarr invente un sonar... Avec un casting de stars digne d'une superproduction hollywoodienne, Philippe Durant nous plonge dans l'extraordinaire monde du cinéma emporté par la Seconde Guerre mondiale.

Historien du cinéma, PHILIPPE DURANT est l'auteur à succès de nombreuses biographies (Jean-Paul Belmondo, Lino Ventura, Michel Audiard) et de récits (*La Bande à Gabin*, *La Bande du Conservatoire*).

ISBN : 978-2-37935-409-0



**20,90 €**  
Prix TTC  
France

ALISIO  
HISTOIRE



Rayon : Histoire

STARS  
EN  
GUERRE

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement  
le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait  
le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus,  
rendez-vous sur notre site.

Conseil éditorial : Alexandre Maujean

Relecture-correction : Céline Haimé et Gaëlle Fontaine

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Grégory Bricourt

Photos de couverture : Jean Gabin et Marlene Dietrich :

© Alamy ; Clark Gable : © Media Drum World/Alamy ;  
David Niven : © Felix Man/Picture Post/Hulton Archive/  
Getty Images.

© 2024 Alisio, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-409-0

PHILIPPE DURANT

STARS  
EN  
GUERRE  
**1 9 3 9 - 1 9 4 5**

ALISIO  
HISTOIRE



*À Roger.*



## Introduction

J'ai longtemps cru que John Wayne avait été un héros de la Seconde Guerre mondiale. Après tout, il interpréta le lieutenant-colonel Vandervoort du *Jour le plus long*, réalisa et joua *Les Bérets verts*, fut le héros d'une quantité de films de guerre : *Les Tigres volants*, *Alerte aux marines*, *Iwo Jima*, *Retour aux Philippines*, *Les Diables de Guadalcanal*... S'il y eut un acteur symbole d'une Amérique triomphante, ce fut bien lui.

Oui, j'y ai cru. Et je ne suis pas le seul. Encore aujourd'hui, posez la question autour de vous et constatez que presque tout le monde est pénétré de cette même conviction. Et de s'imaginer que John a dézingué des nazis ou occis des Japonais, et vice versa. John est à l'Amérique ce que Jeanne fut à la France.

Or, c'est faux. Totalemment et définitivement faux. Les seuls fusils que le « Duke » (son surnom) a tenus pendant la durée du conflit furent ceux fournis par les studios de cinéma. Il n'a combattu sur aucun front, n'a tué aucun ennemi, n'a souffert d'aucune blessure. Les vrais héros hollywoodiens furent James Stewart et Clark Gable, entre autres. Même Errol Flynn, autre soldat de celluloid mythique, n'a pas combattu !

Une fois faite cette douloureuse découverte, les bras m'en sont tombés. Et mes illusions avec. J'ai ramassé le tout pour débiter des recherches. Que s'est-il passé dans le microcosme cinématographique durant cette guerre ? Bien entendu,

je connaissais les clichés : l'arrestation de Sacha Guitry, l'engagement de Jean Marais, les tournées de Marlene Dietrich, les médailles de Lee Marvin... J'avais beau avoir lu ou entendu quelques anecdotes, vu une ribambelle de films tournés à cette époque, il me fallut admettre mon manque de connaissances sur le sujet.

J'ai donc plongé dans cette histoire trouble. Pas facile, car, malgré eux, les acteurs quittèrent la une des journaux dès les premières escarmouches, cédant leur place aux hommes politiques et aux militaires. De plus, la plupart des études traitent du *cinéma* de cette période de guerre, c'est-à-dire de la création des films, et non des gens devant la caméra. Certes, il y eut d'énormes chamboulements dans la production, mais telle n'était pas ma quête. Ce que l'on a pu voir à l'écran m'intéressait moins que ce qui se passait dans la coulisse : pendant ces années difficiles, qu'ont *vraiment* fait comédiens et comédiennes ? Le challenge était d'autant plus ardu que je refusais de me contenter de la France et d'Hollywood. Je n'allais quand même pas laisser de côté un David Niven ni un Curd Jürgens. Comédiens anglais, allemands, italiens, suédois m'intriguèrent aussi. Il était temps de lever le voile sur ces destinées chamboulées.

*Le Jour le plus long*. Je me demande si tout ne vient pas de là. Mon caractère d'adolescent a été marqué par ce film lors d'une rediffusion dans une salle de cinéma. Dès le lendemain, je commençais à lire l'ouvrage de Cornelius Ryan qui a donné son titre au film, puis à le relire. Et à en dévorer beaucoup d'autres. La plus grande opération militaire de tous les temps, ce n'est pas rien. Même revue à travers le prisme hollywoodien. Et fatalement, j'avais ce film en tête quand j'ai arpenté les pages du Débarquement.

Mon stylo entre les doigts et mes lunettes sur le nez, je me suis aventuré sur ce vaste territoire qui, sans être inconnu, n'a pas été souvent foulé. Un travail d'historien somme toute assez classique : consulter de nombreuses archives, des livres et des magazines, visionner des reportages et des interviews. Une fois de plus, j'ai constaté que les Américains sont bien mieux organisés que leurs homologues français. Les uns classent pour l'avenir, les autres compulsent pour le présent. Cependant, au lieu de me consacrer à une personnalité – plus quelques satellites – ou de me concentrer sur un fait précis, je me suis retrouvé avec des centaines de caractères et d'événements très différents. L'implication des acteurs, à tous les niveaux et dans tous les pays, fut plus colossale que je ne l'imaginais. Ce qui a rendu ce travail passionnant. À chaque nom, une nouvelle piste. Au bout de chaque nouvelle piste, une foule d'anecdotes.

Nombre de comédiens ont continué leur activité, tournant dans des films. Mais lesquels ? Et dans quelles conditions ? En cas de guerre, les enjeux ne sont plus les mêmes et les conditions de travail non plus. Jouer pour qui et pour quoi ? Dans certains cas, dont la France, la question est aussi de jouer *avec* qui ? Et que dire des acteurs qui ont opté pour la résistance pendant que d'autres profitaient du confort de la collaboration ?

D'aucuns se retrouvèrent sous les drapeaux. Avec une disparité totale. Entre ceux restés confinés dans des bureaux et ceux partis au combat, le fossé fut immense. Le choix ne leur appartenait pas. Dès que l'on entre dans une caserne, on se doit d'obéir à des ordres n'ayant rien à voir avec ceux d'un réalisateur ou d'un producteur. Des acteurs prêts à en découdre restèrent à l'arrière alors que d'autres, aspirant à une certaine quiétude, firent face à l'ennemi.

Parce que non soumises au diktat militaire, les actrices semblent avoir bénéficié d'une plus grande liberté. Mais leur

champ de possibilités tourna autour d'un même axe : jouer ou ne pas jouer. Divertir le public à travers des films, amuser les soldats avec des spectacles, ou se consacrer à une certaine forme d'aide humanitaire ? Chacune offrit sa propre réponse. Mais imaginer les comédiennes se contentant de rouler en limousine et de boire du champagne dans leur palace hollywoodien ou dans leur maison provençale serait une grave erreur. Leurs actions furent ailleurs. Certaines allèrent même jusqu'à frayer avec l'espionnage.

Grâce à mes recherches, j'ai donc vu évoluer des itinéraires disparates. Certains ont profité de leur notoriété, d'autres, au contraire, en ont souffert, car elle leur fermait des portes. Combien de stars américaines se sont vu refuser d'aller en première ligne, car considérées comme « patrimoine national » ? La même chose s'est produite dans la plupart des pays. Les dirigeants avaient suffisamment à faire pour ne pas avoir à rendre des comptes sur la mort au combat d'une vedette !

Acteurs et actrices eurent des réactions que l'on n'attendait sans doute plus ni d'eux ni d'elles : humaines. Avec ce que cela comporte de grandiose et de sordide. Ils et elles se révélèrent souvent sous leur vrai jour. Inutile de les juger, d'autres s'en sont parfois chargés. Contentons-nous de les observer et, pourquoi pas, de les comprendre.

Ce sont ces êtres de chair et de sang, de cœur et de haine, que j'ai réunis entre ces pages. Grandioses ou ridicules, courageux ou pathétiques. À les observer de près, j'ai appris beaucoup de choses. Pas seulement sur eux-mêmes, mais aussi sur ce qu'ils incarnent : le reflet d'une époque.

*The show must go on.* Le spectacle continue, celui de la vie et de la guerre, là où la tragédie se mêle à l'humour, où le courage rivalise avec le talent.

## *Introduction*

Au terme de cette passionnante quête, j'en ai eu la confirmation : John Wayne n'a jamais été un héros de la Seconde Guerre mondiale. Il n'en demeure pas moins l'un de mes acteurs favoris. Mais, désormais, je préfère le revoir dans ses westerns plutôt que dans ses films de guerre...

# 1

## À la guerre...

La France se mobilise  
(1939-1940)

### **ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE**

Par décret du président de la République,  
la mobilisation des armées de terre, de mer  
et de l'air est ordonnée, ainsi que la réquisition  
des animaux, voitures, moyens d'attelage, aéronefs,  
véhicules automobiles, navires, embarcations, engins  
de manutention et de tous les moyens nécessaires  
pour suppléer à l'insuffisance des moyens ordinaires  
d'approvisionnement de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation générale est  
le samedi deux septembre 1939.

C'est écrit noir sur blanc. Validé par les ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Air. Affiché dans toutes les mairies de France et de Navarre et, le cas échéant, proclamé par le

garde champêtre local. Nul ne peut désormais l'ignorer : c'est la guerre.

Elle couvait depuis des mois. Mais avec une naïveté que l'histoire ne lui pardonnera jamais, la France espérait y échapper. Les accords de Munich datent de moins d'un an. Censés apporter une paix durable entre l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni et l'Italie. « La paix est sauvée » titrait *Le Figaro* entre joie et soulagement... Mais non. Le chancelier de l'Allemagne a décidé d'envahir la Pologne. Le début d'une longue quête. Comme des dominos, les pays vont tomber les uns après les autres. Adolf Hitler veut l'Europe à sa botte.

Officiellement, cette guerre débute le 3 septembre. Le temps pour les officiels d'expédier leurs dernières missives. Presque leurs dernières cartouches. Londres envoie un câble à l'Allemagne proposant une nouvelle conférence internationale. Hitler ne daigne pas y répondre. L'ultimatum britannique expire à 11 heures. Une minute plus tard, la guerre est déclarée par le Royaume-Uni. En conformité avec les accords internationaux, la France lui emboîte le pas. Sans consulter le Parlement qui aurait sans doute son mot à dire ; et pas forcément celui de Cambronne. À 17 heures, la patrie entre à son tour en guerre.

Cinq millions de Français sont concernés par la mobilisation. Parmi eux, bien entendu, des comédiens. Des célébrités, des moins connus, des débutants, mais aussi d'autres qui ne deviendront acteurs que plus tard. Les plus âgés connaissent déjà le monde militaire pour y avoir fait leur service obligatoire. Quelques-uns ont même combattu lors de la Grande Guerre, vieille d'un peu plus de vingt ans. Cela explique des disparités de postes et de galons dans la grande famille du spectacle. Des acteurs célèbres se retrouvent simples trouffions, des seconds couteaux accèdent au rang d'officier.

## Visages connus

Noël-Noël<sup>1</sup>, l'inoubliable héros d'*Adémaï aviateur*, atterrit au camp de Mondésir, au sud d'Étampes (Essonne). Une base aérienne. Ce qui amuse beaucoup l'acteur : « Coïncidence curieuse, dit-il, c'est au moment où j'achevais de tourner un rôle d'aviateur dans le film *Sur le plancher des vaches* que je fus mobilisé dans l'aviation. Ma carrière cinématographique a influencé ma carrière militaire<sup>2</sup> ! » À 42 ans, il ne peut prétendre à devenir aviateur, ce qu'il regrette. Qu'à cela ne tienne, l'armée ne manque pas de ressources. Un colonel, ayant constaté sa popularité auprès des soldats, lui demande de rendre service à la patrie en dénonçant les communistes. De la délation. Déjà ? Noël répond poliment, mais fermement, par la négative. Bien que sous-officier, il craint qu'on ne lui fasse payer cher ce refus. Heureusement, intervient un général qui apprécie l'acteur et lui propose une mission dans ses cordes : organiser des spectacles, des concerts et autres activités destinées à distraire les soldats qui, ayant peu à faire, commencent déjà à se morfondre.

Noël-Noël se donne à fond. Ne comptant ni son temps ni son énergie. Il propose jusqu'à six représentations par jour<sup>3</sup> pour le plus grand plaisir des bidasses. Tout son répertoire de chansonnier y passe. Et, quand il est à court d'idées, il projette certains de ses films, dont l'inévitable *Adémaï aviateur*, qu'on ne cesse de lui réclamer. En participant ainsi au théâtre aux Armées, il reçoit un cachet supplémentaire. Dès le premier jour, le comédien précise que l'intégralité de cette somme doit être versée aux œuvres de secours de l'armée et aux Foyers du soldat.

Sa popularité déborde bien vite le cadre de la base de Mondésir. Il est réclamé partout. Y compris dans l'Est, c'est-à-dire à

proximité de ce qui est officiellement le front. Là, pour des raisons qu'on ne lui explique pas, il se voit retirer l'autorisation de projeter des films. Mais ce *showman*, comme on ne dit pas encore, sait comment distraire ses frères d'armes. Par des improvisations ou des pseudo-conférences. Pour lui, cette drôle de guerre est plus drôle que guerrière...

Albert Préjean, acteur et chanteur, interprète du film *Sous les toits de Paris* et de la chanson *Comme de bien entendu*, espère être affecté dans l'aviation. Au cours de la Première Guerre mondiale, il a brillé dans l'escadrille des Cigognes aux côtés de Guynemer et a décroché croix de guerre et Légion d'honneur. Et... il se retrouve au 610<sup>e</sup> régiment de pionniers. Avec le grade de lieutenant. Raison de ce changement : son âge. Il va bientôt avoir 45 ans. Les régiments de pionniers sont des unités non combattantes chargées de travaux et de la protection de points sensibles. « Nous avons un temps épouvantable, écrit-il, la pluie sans arrêt. Et je rentre le soir couvert de boue, ressemblant plutôt à un chien de chasse qu'à un troufion<sup>4</sup>. »

Avec son unité, il approche des premières lignes. Les combats n'ont pas débuté, mais Albert sent que les horreurs de la guerre ne vont pas tarder à poindre :

« On m'a expédié au front, dira-t-il. J'y étais monté lors de la guerre 14-18 tambour battant, avec de gros souliers et une âme noble. Le cœur n'y était plus cette fois-ci. La guerre, c'est le gâchis et j'ai horreur du gâchis. Le reste de cette morne histoire est facile à résumer : j'ai cassé des cailloux sur les routes de Champagne, j'ai organisé des programmes cinématographiques pour divertir la troupe, j'étais à Sedan quand les Allemands ont attaqué et... tout le monde connaît la suite<sup>5</sup>. »

Pierre Laudenbach est nommé capitaine. Logique pour un acteur qui a joué le capitaine de Boeldieu dans *La Grande Illusion*, de Jean Renoir. Le grand public le connaît sous le nom de Pierre Fresnay. À en croire un reportage de *Cinéma* – finement intitulé « Pierre Fresnay, hôte d’honneur de la popote du colonel » –, il bénéficie d’un traitement de première classe :

« Quelque part, dans la Moselle, dans un petit village de France, tout proche de la ligne Maginot, à l’état-major d’un régiment. Le colonel, qui se plaît à recevoir à sa table, avec une rare bonne grâce, et la plus accueillante camaraderie, a prié à dîner, à la popote, le capitaine Pierre Fresnay. La table du mess est admirablement fleurie : on reçoit une grande vedette. Menu simple, mais délicat : potage, melon, alouettes, choux-fleurs au gratin, salade, fromage, riz à l’impératrice, fruits, champagne, café, liqueurs. Pierre Fresnay, avec une sincérité qui exclut toute obligation de politesse, ne tarit pas d’éloges sur l’excellence des mets. [...] À l’heure des liqueurs, lorsqu’on présente à Pierre Fresnay un plateau chargé de fine vénérable et de flacons variés, il ne peut même retenir une exclamation : “Quelle popote !” déclare-t-il admiratif<sup>6</sup>. »

### *Uniformes et grandes manœuvres*

Pierre Brasseur est artilleur, René Dary travaille dans l’aviation, tandis que Pierre Richard-Willm est lieutenant dans l’infanterie.

Pierre Dux, lui, est muté près de Saint-Quentin dans un escadron du train des équipages. Il résumera l’ambiance fort peu militaire de cet étrange début de guerre :

« Après les deux ou trois premières semaines, vécues dans la pagaille la plus française, les vaccinations sauvages et l'attente des coups durs auxquels nous nous croyions promis, nous nous sommes installés dans la routine d'une sorte de vie de campement relativement confortable. [...] Parler d'un manque d'enthousiasme pour la guerre serait se contenter d'un doux euphémisme. On discutait de l'avantage qu'il y aurait à refuser le combat. Il est vrai, pensais-je, que le manque de combativité des équipages ne tirait pas à grande conséquence. Mais une véritable ardeur guerrière animait-elle les autres armes ? Je me prenais à en douter<sup>7</sup>. »

Moins morose est la vie de casernement autour du soldat Fernand Contandin. D'abord parce que, à 36 ans, il est affecté dans sa ville de naissance, Marseille. Au 15<sup>e</sup> escadron du train des équipages. Marseille n'a rien d'une cité comme les autres. Marseille, c'est le vieux port et les galéjades, la Bonne Mère et le pastis. Le soldat Contandin y passe d'autant moins inaperçu que sur scène et à l'écran il se fait appeler Fernandel. Le voici simple soldat. Troufion parmi tant d'autres. À son tour de monter la garde lui annoncent ses supérieurs. Monter la garde à la caserne d'Aurette ? En plein Marseille ? Ils sont fadas ces officiers ! Fernand a tout juste le temps de mettre son godillot dehors qu'il est reconnu. « Té, voilà Fernandel ! » Le bruit court dans la rue, dans le quartier, dans toute la ville. C'est l'émeute. On se bouscule, on l'applaudit. Le capitaine le fait rentrer dare-dare... et supprime ses gardes ! Tout juste si on ne lui reproche pas de faire le zouave ! On lui trouve une autre occupation : chauffeur du commandant. Mauvaise idée : dès qu'il stationne dans une rue, Fernandel est de nouveau reconnu, avec les conséquences qui en découlent. Jamais à bout

de ressources, il trouve le temps d'enregistrer une chanson intitulée *Francine*<sup>8</sup> :

*Je ne veux plus rien prendre  
Maintenant que j'ai tout r'pris  
J'adore l'Angleterre  
J'adore les Français  
Pourquoi me faire la guerre  
Quand j'veux qu'on m'fiche la paix !*

Jean Gabin est mobilisé à Cherbourg en tant que quartier-maître dans la Marine nationale. Il connaît l'endroit puisqu'il y a effectué son service militaire en 1924. Bien que se sentant une âme de paysan, il adore la marine, le grand air et les embruns. Cependant, il n'est pas à proprement parler marin, mais fusilier marin. C'est-à-dire chargé de la défense des bases navales. Il n'en porte pas moins le col bleu et le pompon rouge. Sa célébrité lui vaut quelques désagréments. Journalistes et photographes se bousculent aux portes de la caserne. Sans enthousiasme, Jean se prête à ces reportages, gardant une inévitable cigarette aux lèvres, ce qui lui évite les sourires forcés.

« Il est tout à fait dans son élément, écrit *Ciné-Miroir*. On n'aurait pas compris qu'il soit secrétaire dans un bureau ou planton dans un ministère. On voit toujours en lui un homme d'action toujours prêt à défendre ses droits avec ses poings vigoureux. C'est un garçon solide qui est bien à sa place dans un corps d'élite<sup>9</sup>. »

Son partenaire dans *La Grande Illusion*, Erich von Stroheim, ne suit pas le même parcours. Né à Vienne, il ne porte pas le régime nazi dans son cœur et ne s'en cache pas. Bien que bénéficiant de

la nationalité américaine depuis 1926, il s'estime plus européen qu'américain et plus français que californien. Mais, n'étant pas citoyen français et accusant 54 ans, il est refusé partout<sup>10</sup>. Il tente alors sa chance auprès de la Légion étrangère où il réclame d'emblée le grade d'officier. Réponse négative. Dépité, Erich repart pour Hollywood où il n'a pourtant pas que de bons souvenirs.

Autre Hollywoodien : Charles Boyer. Bien que connu et apprécié en France, il poursuit désormais sa carrière aux États-Unis où son accent fait merveille et renforce son côté *french lover*. Natif de Figeac, il compte s'y rendre durant l'été 1939. Il doit veiller aux préparatifs de son prochain film, *Le Corsaire*, qui se tournera des deux côtés de l'Atlantique. Or, quand il monte dans le navire, le monde est en paix, quand il en descend, une partie de l'Europe est en guerre. En effet, il arrive en France le jour de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne. Plus question d'aller revoir Figeac ! Charles se doit de servir son pays natal<sup>11</sup>. Ses opinions contre le nazisme sont bien connues jusqu'à parfois agacer certains collègues tant américains que français. Boyer s'empresse de réserver un billet d'avion pour sa femme, qui s'envolera pour Londres et, de là, regagnera l'Amérique. Lui est incorporé à la caserne Toussaint d'Agen. À tout juste 40 ans, le voici dans les transmissions, domaine en plein essor. Soldat de deuxième classe, il est ensuite muté dans le 37<sup>e</sup> régiment d'artillerie pour s'occuper du standard téléphonique non loin de la ligne Maginot. Il bénéficie de permissions spéciales pour participer à des émissions de radio.

### *Acteurs et soldats de complément*

Si les célébrités sous les drapeaux attirent l'attention des reporters, il n'en va pas de même pour les moins connus. Ceux que l'on désigne, avec un certain dédain, comme les seconds rôles.

Antoine Balpétre, de la Comédie-Française, est affecté à une compagnie régimentaire automobile dans l'Isère. Il s'y ennuie vite et organise des spectacles dans différentes casernes et salles de spectacle. Il a l'idée de faire payer l'entrée afin de réunir un petit pécule destiné aux soldats. Son succès est de courte durée, car sa santé défaillante lui vaut d'être réformé. Toutefois, il insiste pour rester quinze jours de plus afin d'assurer les représentations déjà annoncées.

Robert Vattier, le Monsieur Brun de *Marius*, met lui aussi son talent au service des spectacles. Il en monte plusieurs qu'il écrit lui-même et qui se distinguent surtout par leurs décors, peints par des spécialistes.

Robert Le Vigan, l'interprète du Christ dans *Golgotha*, est conducteur dans une unité de transmissions. Il s'y montre discret. Ce n'est que plus tard qu'il se fera remarquer par des éclats, qui lui coûteront cher.

René Lefèvre, acteur dans *Gueule d'amour*, se distinguera aussi. Mais dans un tout autre domaine. Pour l'heure, il se trouve dans les Ardennes au 219<sup>e</sup> régiment de travailleurs. Mission : prolonger la ligne Maginot !

Derrière ces comédiens qui, sans forcément être des « vieux de la vieille », possèdent déjà un solide bagage, se bousculent les jeunes générations.

Jean-Louis Barrault est expédié en Alsace. Son unité ne cesse de bouger. Pourtant, au lieu de monter affronter l'ennemi, elle préfère descendre dans les profondeurs du pays, terminant son périple près de Cahors. Barrault ne pense qu'à une chose : épouser la femme qu'il aime. Ce qu'il fait le 14 juin 1940. Le couple Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud deviendra l'un des plus célèbres de la scène française.

André Pousse est plus populaire dans les courses cyclistes qu'au cinéma<sup>12</sup>. Il est affecté au 38<sup>e</sup> régiment du génie à Montargis. Cela ne lui plaît pas. Dédé demande à rejoindre l'aviation. Il écrit une lettre rappelant les exploits militaires de son père. Un colonel le reçoit :

« Votre père a servi dans l'aviation ? Dans quelle escadrille ?  
– Dans l'escadrille des Cigognes, mon colonel. »

Et Pousse de raconter avec moult détails les exploits de son paternel. Le colonel est tout ouïe... Et renvoie le soldat Pousse au 38<sup>e</sup> régiment de génie. Motif : « Nous n'avons pas assez d'avions ! »

Tout cela donne à ces premiers mois de mobilisation une allure un peu franchouillarde. Presque amusante. L'armée française ressemble presque aux *Gaîtés de l'escadron* et autres films de bidasses. Journaux et magazines font tout pour accentuer cet aspect. En janvier 1940, *Ciné-Miroir* écrit : « Le moral est très bon chez nos vedettes. »

Le mois suivant, ce magazine s'intéresse à un jeune acteur : Robert Lynen. Le public le connaît pour avoir été le héros de *Poil de carotte*. Trop jeune pour intégrer l'armée, il se contente de faire du camping. « Je peux me vanter d'avoir descendu en canoë toutes les rivières de France et de Navarre », dit-il.

Tout va bien. Et si l'on en doute, il suffit de lire *Ciné-Miroir* qui s'est fixé comme mission de maintenir le moral des Français au beau fixe. Dans un article intitulé « Le rayonnement de la France », Jean Vignaud se prend pour Paul Déroulède :

« La France vient de donner une nouvelle preuve de sa générosité légendaire. Elle s'est jetée dans cette guerre non pas pour des buts matériels, mais pour défendre le droit des nations et la liberté des peuples. [...] L'Allemagne menée par un chef sanguinaire s'est jetée successivement sur l'Autriche, la

Tchécoslovaquie, la Pologne, et si on ne l'avait pas arrêtée dans son vol d'oiseau de proie, elle aurait continué ses destructions et ses rapines. »

Vive la France ! Certes. Mais quelle France ?

### *Face à la vérité des faits*

Sur le terrain, les soldats commencent à découvrir une réalité qui les déconcerte, et le mot est faible.

La tête dans les étoiles, Jean Marais arrive très en retard au centre de mobilisation de Versailles où il était convoqué. On ne lui en tient pas rigueur. Voyant les officiers dans des embarras logistiques, il propose de mettre à leur disposition la voiture que lui a prêtée Jean Cocteau. De véhicule civil, la Matford<sup>13</sup> devient véhicule militaire. Jean est affecté au 107<sup>e</sup> bataillon de l'air à Amiens. Sa notoriété lui vaut un traitement de faveur : le droit de dormir à l'hôtel et non à la caserne. Néanmoins, il tient à garder un bon contact avec ses camarades. Ainsi redistribue-t-il les colis que lui envoient Jean Cocteau et Coco Chanel. Cette dernière demande à Jean de répertorier tous les soldats mariés et pères de famille. À chacun, elle envoie pour Noël des vêtements, des jouets et même des bijoux pour ces dames. « Cela provoqua un petit drame, écrira Jean. Un soldat ayant reçu un colis avait remercié sa femme, croyant que l'envoi venait d'elle. La femme crut que son mari avait une maîtresse<sup>14</sup>. »

Sa véritable mission débute à Roye (Somme) : grimper au clocher de l'église Saint-Pierre – considéré comme le plus élevé de la région – pour guetter l'arrivée des avions de la Luftwaffe.

« Me voici donc installé avec un lit de camp dans une grande pièce carrée de la plus haute tour de la campagne, juste au-dessous des cloches qui sonnent tous les quarts d'heure. Le clocher avait 60 mètres, je crois<sup>15</sup>. J'y montais par un escalier en colimaçon de quatre cent cinquante marches. Il y avait peu de chances que je reconnaisse les avions allemands des français. On sait que j'ai très mauvaise vue, et j'ignorais les formes des uns et des autres. Au sommet, il y avait un balcon assez large. Je peignis sur le muret de protection des avions allemands avec de la peinture noire, pour me faciliter la tâche. [...] Je voyais peu d'avions allemands. De toute façon, ma compagnie n'avait pas de DCA et il n'y avait pas d'escadrille. Quand je me réveillais la nuit, j'appelais ma compagnie pour faire croire que je veillais, et je disais : "J'ai vu passer une escadrille allemande." Une fois, on me répondit : "Qu'est-ce que tu veux que ça nous foute !" <sup>16</sup>. »

La drôle de guerre se termine le 10 mai 1940.

Remplacée par une guerre qui n'amusera plus personne.

### *Le sang qui abreuve les sillons*

Robert Lamoureux puisera dans les souvenirs de cette débâcle pour créer sa trilogie de la 7<sup>e</sup> *Compagnie*. Il rejoint l'armée seulement trois jours avant l'attaque allemande.

« À peine eus-je le temps d'apprendre ce qui distingue un lieutenant d'un colonel que l'ennemi survint. Nos chefs envisagèrent un instant d'arrêter sa progression, de lui opposer nos canons et nos poitrines, etc. Mais la sagesse l'emporta sur

la témérité et nous nous repliâmes. Un train de marchandises emporta le contenu de la caserne trois cents kilomètres plus au sud<sup>17</sup>. »

D'Issoire (Puy-de-Dôme), sa compagnie se retrouve à Anduze (Gard)...

Le séduisant maître-nageur du *Lac aux dames*, Jean-Pierre Aumont, est incorporé dans la 3<sup>e</sup> division cuirassée. Malheureusement, cette unité de véhicules blindés, dont on attend beaucoup, n'est pas encore construite ! En attendant, le jeune Aumont se retrouve dans les locaux du ministère de l'Information dirigé par Jean Giraudoux. Il s'y ennuie ferme. Un mois plus tard, il part à Reims où les blindés s'annoncent enfin prêts à l'attaque. Celle-ci débute en mai. Jean-Pierre n'y participe pas. Il a bénéficié d'une permission en raison du décès de sa mère. De retour à la caserne, il découvre que son unité est partie. Dans quelle direction ? Le Sud !

« Elle avait commencé à retraiter, notera l'acteur. Retraite dispersée, désorganisée, paniquée, avec quelques éléments s'essayant à des combats d'arrière-garde. Tentatives dérisoires. Nous étions submergés, poussés, roulés vers le Sud comme par une tornade. [...] Non loin de Toulouse, à huit cents kilomètres de Reims où je les avais laissés, je finis par retrouver une partie de mes camarades. En quelques jours, ils avaient tant changé que j'eus du mal à les reconnaître. Ils étaient affamés, hébétés, incapables de comprendre ce qui leur était arrivé. Certains étaient agités de convulsions. Beaucoup d'autres avaient disparu, tués ou faits prisonniers<sup>18</sup>. »

Fraîchement sorti du Conservatoire, Bernard Blier intègre la 14<sup>e</sup> compagnie du 294<sup>e</sup> régiment d'infanterie, composée en grande

partie d'Alsaciens. Il fait ses classes au centre mobilisateur de Mayenne, entre Reims et Le Mans. Très lucide, il pressent que le conflit qui se profile ne sera ni court ni glorieux. « Contrairement à la majorité des Français, je savais que la guerre allait durer longtemps, affirmera-t-il. Je le savais parce que j'avais eu la chance, en 1933, de faire un voyage en Allemagne avec des copains, à bicyclette. Et j'ai vu le congrès nazi de Nuremberg. J'ai entendu Hitler et j'ai eu peur<sup>19</sup>. »

Son unité prend position à Volmerange-les-Mines sur un poste avancé de la ligne Maginot<sup>20</sup>. Les journées sont longues, l'ennui gagne... Jusqu'à ce triste mois de mai 1940 quand les nazis attaquent par le nord, contournant cette fameuse, mais désormais inutile, ligne. Les soldats français ont les Allemands dans le dos. Les combats sont rudes. « On parle toujours de la guerre de 39-40 comme d'une plaisanterie, soulignera Bernard Blier, mais ça a été saignant. J'ai eu pas mal de copains descendus<sup>21</sup>. »

Au cours de ces batailles, Bernard est blessé. Les forces allemandes étant plus rapides que les secours français, il est fait prisonnier. Jamais à court d'idées, il déjoue la surveillance des Teutons et tente de disparaître dans la campagne alsacienne. Quarante-huit heures plus tard, il est rattrapé, enfermé dans un train, conduit en Autriche. Après d'interminables marches, le 6 septembre 1940, il entre au Stalag XVII-A à Kaisersteinbruch<sup>22</sup>, au sud-est de Vienne, près de la frontière austro-hongroise. Prisonnier de guerre.